

LA PÉTITION

*Fouras, Fort Lapointe (ou Fort Vasou),
Printemps 1911*

Une douce brise faisait onduler les tamarins¹ au milieu des marais qui s'étendaient à perte de vue, seulement barrés au loin par les ailes du moulin de l'Espérance ou la tourelle carrée du phare de Soumard. Les hommes remontaient le sentier sur la levée qui menait au fort Lapointe en prenant garde où ils posaient les pieds. D'un côté, les nuages se reflétaient dans l'eau stagnante des canaux où coassaient sans discontinuer les grenouilles et jaillissait le « krrou » des poules d'eau. De l'autre, la mer montante brassait les vases irisées de l'estuaire sous les poteaux soutenant un ponton et son carcelet, nouveau dortoir des oiseaux de mer guettant leur repas promis par le flux.

Au loin, le fort surnommé Vasou par les Fourasins veillait sur l'entrée de la Charente depuis 1673. Premier né de la ceinture de feu chargée de défendre, contre les Anglais et les Hollandais, le port militaire de Rochefort, alors juste sorti de terre un peu plus haut dans l'estuaire, il fut témoin d'autant de beauté que de barbarie. Il contempla des gabarres chargées de sel, de pierres, d'eau-de-vie dans leur ballet incessant entre les îles et la « grande terre » et ses vases engloutirent nombre de prêtres réfractaires

1. Appellation locale des tamaris.

pendant la terreur. Ses murailles faisaient encore écho aux cris de souffrance qui jaillissaient du plus profond de la poitrine des bagnards halant, des jours durant, les navires de guerre de Sa Majesté appelés à parcourir toutes les mers du monde. Des cris désespérés, ultime prière à Dieu afin de leur donner la force et le courage de subir l'atroce cordelle. Pour un bout de pain volé, des hommes accouplés par deux, telles des bêtes de somme, ployaient sous les coups des garde-chiourmes, armés à ces gigantesques forteresses flottantes qui seraient grées non loin du fort Lapointe puis armées en rade d'Aix. Le long du fleuve, seuls subsistaient de ces temps de honte, enfoncés dans les berges, les fûts de canons autour desquels ces oubliés de Dieu entouraient la corde de halage de leurs mains ensanglantées. Depuis, le passé douloureux et les âmes sans repos des *calotins* refusant d'abjurer leur foi, et des bagnards aux bonnets verts subissant *la grande fatigue*, glissaient invisibles au fil de la Charente.

Hippolyte Quéret, le gardien du fort, plissait les yeux tentant de reconnaître les hommes qui approchaient.

— *Fi d'garce*, entendit-il gueuler.

Abel se rattrapa de justesse à Fernand Astier et s'accrocha à la main qu'Étienne lui tendait pour l'aider à se redresser. Après de longues hésitations, il n'avait pas eu à cœur de peiner Anne et avait suivi les conseils de sa mère qui voyait déjà assez de misère avec son gamin. Il n'en déplorait pas moins de voir Étienne passer son temps à s'arroser le fond du gosier. Les raisons qui faisaient traîner dans les estaminets plutôt qu'à l'Abri du marin, ce garçon beau, intelligent et bâti à chaux et à sable, pour boire au point de perdre toute maîtrise, dépassaient sa compréhension. Sans aucun doute, il filait un mauvais coton. Après les quinze jours de prison écopés en février pour coups et blessures, sa mère avait imploré Abel de veiller au grain. Être son aîné de cinq ans lui donnerait peut-être une chance de le raisonner : « Arrête tes *couillonades*,

le *Norvégien*. Tu m'connais ! J'suis pas le dernier à boire un coup avec les copains, mais là, tu te sabordes, mon vieux ! » À bout d'arguments, il avait eu un mot malheureux : « Bon Dieu, prends donc *exemple* sur Marcel ! » Le comparer avec son frère l'avait mis hors de lui et ils avaient failli en venir aux mains.

Abel se promet de lui parler de nouveau, mais quelques mètres plus loin, l'idée ne lui semblait déjà plus aussi judicieuse ; les grands discours n'étaient pas affaire de marins ! Et l'important était la discussion à venir avec les ostréiculteurs et marins port-barquais pour la pétition.

— Attention à *n'pas cheur*¹ les gars. Cela devient de plus en plus une *expédition* pour regagner la jetée du père Lizer et passer de l'autre côté de la Charente.

Trois kilomètres séparaient la Coue du fort Vasou, une faible distance pour des hommes habitués à marcher. Ils avaient remonté le chemin sablonneux depuis la Fontaine-du-Paradis mais la partie entre le marais et la plage de l'Espérance était dans un état si déplorable qu'ils désespéraient d'arriver.

— Ça fait combien de temps, maintenant, qu'on peut traverser l'estuaire en yole ? demanda Fernand.

— P't-être sept ou huit ans... Boutiron avait eu une bonne idée, une de plus ! répondit Abel. Pourquoi ?

— Parce que le chemin, y serait temps de l'entretenir. J viens rarement par là mais regardez-moi l'état de la jetée ! Tout fout le camp !

— Sûr qu'elle ressemble plus à une grave qu'à une jetée mais pour passer la Charente, *o lé* le prix à payer. Faut juste essayer de pas se casser une guibolle. Et en parlant de prix, les sous manquent, comme toujours. On va pas agacer ceux du Conseil municipal avec ça ! La pétition qui se prépare va déjà faire assez de vagues.

1. Tomber.

— Quand *o lé* pas les charrettes venues ravitailler le fort, *o lé* la mer qui *ébouille*¹ un peu plus le chemin à chaque grande marée.

— Mais s'il fallait se rendre à Port-des-Barques par Rochefort, ce serait bien plus long, malgré le nouveau pont transbordeur de Martrou. Faut avouer qu'elle rend de sacrés services, la yole à Lizer, sans compter que le passage est gratuit.

— Pour l'heure, le plus important c'est la pétition et de demander l'avis et les besoins de chacun pour comprendre comment préserver au mieux notre outil de travail.

Le gardien s'approchait pour saluer les marins. Isolé dans son fort avec sa femme, sa fille et un jeune soldat, il appréciait un peu de compagnie masculine.

— Adieu l'Hippolyte ! Tu veux en griller une ? lui proposa Abel.

— Merci les gars, c'est pas de refus ! Vous v'nez pour traverser ?

— Oui, si le père Lizer est toujours en état de nous voir, plaisanta le *Norvégien*.

— Vous avez de la chance, rigola Quéret. Ce n'est pas encore l'heure où notre Napoléon réserve sa conversation au zinc du comptoir.

— Étienne, va donc à la grave lever le signal.

Le marin sauta comme un jeune chat sur la langue de sable en contrebas de la levée et se dirigea vers le piquet fiché au début de la jetée. Il tira sur la ficelle pour mettre le bras en bois à l'horizontal et revint en courant.

— J'aimerais pas passer mon temps à lorgner de l'autre côté du fleuve pour vérifier si j'ai des passagers.

— Suffit d'avoir *d'bons euils* ! Et y'a plus malheureux, son poste d'observation est au bistrot du port. Ça te déplairait pas, hein, l'*Norvégien* ? railla Fernand Astier.

1. Détruire, écraser.

— Lizer, il est à la retraite et sa Victoire, elle est *beun'aise* des quelques sous que lui rapporte son homme, se hâta d'ajouter Abel qui avait remarqué le regard mauvais d'Étienne.

Depuis un moment, les marins piétinaient d'un pied sur l'autre scrutant le rivage de Port-des-Barques. Rien ne bougeait sur l'autre rive.

— Qu'est-ce *qu'o counille*¹ ? s'énerva Étienne en faisant rouler la molette de son briquet à amadou pour rallumer son mégot. Vont finir par s'impatienter les *pieds coaltarés*...

— Commence pas avec ça, le *Norvégien*. Si tu nous les *bouques*², les Portbarquais, on n'est pas près d'avoir des réponses à nos questions.

Comme pour le faire mentir, ils virent au loin une yole s'éloigner du bord de la Grève de Port des Barques.

— *O lé* pas trop tôt !

— Alors, en définitive, c'est qui les *pieds coaltarés*, les marins de Fouras ou de Port-des-Barques ? demanda Fernand à son cousin.

— Ben, y'en a qui disent qu'un jour, un gros écoulement de goudron s'est déversé sur le sable depuis l'usine à gaz³. Alors, tu penses bien qu'il n'y a pas eu que la coque des bateaux en carène de passée au coaltar. Paraît que ça aurait fort amusé *thieus* d'en face.

— Donc, les *pieds coaltarés*, *o lé* nous les Fourasins !

— *Ben*, pas sûr ! D'autres disent que des Portbarquais venaient à la Coue, le plus près possible de l'usine à gaz pour s'y approvisionner en coaltar et quand ils redescendaient sur la plage pieds nus, ils en perdaient en chemin et marchaient dedans. Le sable collait dessus et ils repartaient avec des semelles coaltarées, d'où l'expression les *pieds coaltarés*.

1. Perdre son temps.

2. Contrarier.

3. Entre 1894 et 1961, située sur le rocher de Grand'Plante au Port Sud de Fouras, l'usine sous la direction de M. Jouanne produisait gaz, charbon, goudron, glace, etc.

— En somme, pas de jaloux, comme quand vous vous traitez mutuellement de *briettes*¹, conclut Fernand en riant.

Le temps qu'ils débattent des chamailleries entre marins des deux rives de la Charente, Napoléon Lizer avait traversé le fleuve et maintenait les cinq mètres de sa yole le long de la jetée qui, après tant d'années de bons et loyaux services, portait son nom.

— Fichu varech, c'est comme les bonnes femmes, ça se promène partout, gueulait-il en *pigouillant*² avec sa gaffe empêtrée au milieu des algues.

— *Ben* alors, père Lizer, vous n'avez pas votre mousse aujourd'hui ? lui lança Abel en riant.

— M'en parlez pas ! Ces jeunes, on peut plus compter d'ssus. Et tout seul, l'accostage *o lé* pas *ben* facile.

Dès que les hommes furent embarqués, le marin appuya sur sa gaffe pour s'écarter de la grave et se laissa déporter par le courant de la marée descendante, avant de reprendre ses avirons pour diriger son embarcation à contre-courant vers l'amont, en direction de Charras. En haut de la levée, derrière une rangée de *tamarins*, de placides vaches noires et blanches les regardaient passer en ruminant. Le passeur longea un moment les platins, puis guidé par l'habitude, entreprit de faire traverser la Charente à sa *plate*, en s'appuyant sur le courant descendant.

— Z'avez d'la chance ! J'ai eu juste eu assez d'eau pour pas m'échouer sur le banc d vase qui longe la jetée. Des fois, sont pas beaux à voir, mes voyageurs !

Tandis que le passeur s'esclaffait en pensant à ceux qui n'avaient d'autre choix que de marcher dans *les vases* pour rejoindre la terre ferme, Abel repoussa sa casquette sur sa nuque et, interrogatif, gratta son épaisse tignasse. Il plissa les yeux, faisant ressortir une multitude de sillons sculptés dans une peau burinée par le poids des marées, et pointa du doigt le milieu de

1. Petit crabe blanc vert immangeable.

2. Piquer à plusieurs reprises.

l'estuaire. Au loin, deux têtes disparaissaient de l'eau par intermittence.

— Regardez les *drôles*, là-bas ! Y font la course entre Fouras et l'île Madame.

— Au risque de se *nigher*... Ont le diable au corps, ces *bougres de gamins* !

— *O lé ti pas encore le Camille Pontois à dret¹* ? Il va finir par faire *tournevirer* la tête à sa mère, si elle apprend ça !

— *T'as p't-être ben raison. J'va en toucher deux mots à l'Édouard.* Mais celui qui nage avec, j'le reconnais point d'ici.

Quelques minutes plus tard, la yole glissait tout en douceur vers l'extrémité de la grève de Port-des-Barques.

— On s'ra de retour dans deux p'tites heures, père Lizer. On vous retrouve au café du Commerce ?

— Pas de souci, les gars. *O* va pas m'sauver, rigola le vieux marin découvrant au milieu de sa barbe jaunie par le tabac deux chicots survivants.

D'un pas décidé, les trois hommes bifurquèrent dans la ruelle qui menait chez l'ostréiculteur le plus important du petit village. Guillot leur ouvrit la porte.

— Adieu, Victor ! Les affaires vont comme tu veux ? demanda Abel en lui serrant la main.

— *Pas d'quoi bader comme une huître* mais faut pas se plaindre ! répondit l'homme en rigolant. Allez, entrez, les gars !

— Bonjour, m'dame Varrailhon, ajoutèrent en cœur les trois hommes en pénétrant dans la cuisine.

Imposante par sa taille et son aplomb, Anna, la compagne de Guillot, les remercia d'un sourire en continuant à remplir les verres des marins déjà attablés. À la fin du siècle, elle avait fui, avec ses deux fils, la misère de sa Dordogne natale et, de domestique chez l'ostréiculteur, était devenue patronne. Par tous les temps, on la croisait, âpre à la tâche, sur la Passe aux Filles au

1. À droite.

bout de l'île Madame et, même si les cancans allaient bon train par derrière, personne ne se serait risqué à faire des commentaires en sa présence sur le fait que Victor et elle n'étaient pas mariés.

Autour de la table, un verre de rouge à la main, ils reconnurent Vernet, Goupil, Fournat, Meraud, Gaurier, Braud et Pierre Benjamin qui se leva pour saluer son neveu, Étienne : « Alors, mon *drôle*, comment va ma brave sœur, Anne ? »

— Toujours égale à elle-même, la mère ! Elle travaille et quand elle travaille plus, elle travaille encore ! Mais cette pétition, *o la segueuille*¹... !

— Allez, asseyez-vous ! clama Victor. Anna, sers un canon aux pieds coaltarés ! Traverser la Charente, *o donne* soif !

— *Taise ta goule*, brailla Étienne, les pieds coaltarés, *o lé vous-autres*, les Portbarquais.

Guillot partit d'un immense éclat de rire en assénant une prodigieuse claque sur l'épaule de Pessiot qui avança, malgré lui, d'un pas.

— Change pas, *not' Norvégien* ! Bon, passons à l'affaire qui nous occupe. Paraît que vous comptez faire une pétition ?

— Oui, rapport à la surpêche des huîtres qui pose un grave problème, se hâta de répondre Abel. Vous êtes au courant que, depuis la loi de 1852, la pêche est permise en tout temps. Seulement, à Fouras, le naissain s'épuise. La période de frai doit être respectée sinon on court à la catastrophe. Donc, pour nous, la solution serait d'interdire la pêche en période de reproduction, que ce soit dans les parcs ou en milieu naturel.

— Environ de mai à novembre ?

— C'est ça ! On a presque trois cents signatures.

— *Ah ! ben couillon* ! s'exclama Benjamin en hochant la tête.

— Depuis l'arrivée du chemin de fer, la demande ne cesse d'augmenter, continua Abel. Maintenant les huîtres sont livrées

1. Ça l'embête.

partout. On n'est plus à l'époque où elles étaient expédiées à la capitale en diligence sans leur coquille.

— Les Parisiens ont dû faire de sacrées indigestions ! brailla Étienne avec des mimiques qui firent s'esclaffer les marins.

— Aujourd'hui, beaucoup en vivent... alors certains se servent sans réfléchir aux conséquences, commenta posément Fernand pour ramener un peu de sérieux.

— *O* nous pendait au nez, *thieu* ! Déjà qu'nos *heûtres* ont des ennemis naturels pire qu'à pendre...

— Et qu'on n'est jamais à l'abri d'une année de disette...

— En ce qui me concerne, reprit Fernand, même si je ne suis pas peut-être le mieux placé pour donner mon avis, je trouve cette interdiction justifiée. Sinon, le jour où nos enfants devront partir parce que leurs parents n'ont pas su préserver les ressources du pays, on s'en mordra les doigts.

Sa déclaration sur les intérêts futurs, bien loin de leurs problèmes quotidiens, laissa quelques marins pensifs. Fournat qui ne se voyait pas renoncer au revenu indispensable que lui procurait la pêche durant l'été, avança un argument de poids :

— Les *baignassouts* vont faire grise mine s'ils ne peuvent plus pêcher leurs huîtres ! Un tas s'en ferait *peuter la panse*, mais y'en a aussi qui les considèrent comme un médicament. Vot' docteur Boutiron a assez seriné qu'*o lé beun* pour les poumons, le rachitisme, les convalescents des villes...

— Paraît qu'*o lé* aussi aphrodisiaque...

— Afrodi... quoi ? demanda un vieux pêcheur.

— Oublie ! *O lé* plus de ton âge, s'esclaffa Victor.

Chacun rigola plus fort que son voisin et fit couler la plaisanterie, même incomprise, avec une longue gorgée du picrate à Guillot.

— *Nous-autres*, on n'arrive déjà pas à se mettre d'accord et maintenant faut voir avec les Aixois ! reprit plus sérieusement Abel. Sans compter que ça concerne aussi ceux de Marennes, La Tremblade et Oléron.

— Parlons-en, des *Cayens*¹ ! s'emporta Étienne. Sont pas les derniers à venir s'approvisionner chez nous ! Et pas qu'un peu, prétextant que l'on ne risque pas de manquer puisqu'il n'y a pas plus important lieu de captage du naissain que Fouras dans le département.

— Peut-être même, parmi les plus grands de France, d'après ce que disent les grands pontes.

— D'un autre côté, s'agit pas d'oublier les plus pauvres ! ajouta un marin presque timidement.

— Faut reconnaître que Goupil a raison ! Hein, les gars ? Pouvoir pêcher toute l'année est parfois une question de survie ! acquiesça Étienne en hochant vivement la tête.

Les années terribles de son enfance et la vision de sa mère se tuant au travail lui revenaient en mémoire, douloureuses. Leur pauvreté était allée jusqu'à l'indigence.

Sans être houleuse, la discussion n'était pas simple ; chacun prêchait pour ses intérêts, avançant des arguments qui alourdissaient le problème comme de mettre en place un moyen de surveillance si une interdiction était décidée. La solution ne serait pas pour aujourd'hui ; l'heure avançait et la marée n'allait pas attendre. Les Fourasins prirent congé.

— Allez, rendez-vous sur le Bigre², juste avant le bas d'eau de la prochaine maline, lança Meraud. Ce crassat-là, *o lé* une sacrée réserve.

— À qui remplira le plus de mannes ! ajouta Fillon comme un défi, en serrant des mains.

Un peu plus tard, le regard fixé sur les eaux de la Charente que fendait l'étrave de la yole à Lizer, Abel songeait à Étienne ; malgré quelques envolées, il avait réussi à se contenir. Anne serait contente.

1. Surnom donné aux habitants de l'île d'Oléron par ceux du continent.

2. Banc naturel d'huîtres de 150 mètres dans l'estuaire de la Charente, face à Saint-Laurent-de-la-Prée qui ne découvre qu'aux marées d'équinoxe.

— Nous v'là pas beaucoup plus avancés ! dit Fernand. Enfin, on verra ce soir à l'Abri du marin ce qu'en disent les autres.

— On ramène quand même quelques signatures...

— Tout le monde ne peut pas être du même avis. Ce serait trop beau ! Mais le conseil municipal est de notre côté ; c'est déjà un bon point.

— Les élections sont proches ! Sûr que ça promet de sacrées prises de bec mais vous allez voir, on finira par doubler le nombre de signatures, conclut Abel avec optimisme.